



LA LETTRE DU COLONEL PICQUART.

Paris, France, 27 octobre.—Une grande importance a été donnée par M. Bard à la lettre envoyée le 14 juillet 1898 par le colonel Picquart au ministre de la justice.



Le général BILLOZ. Elle contient ces mots: «Avec les preuves en main j'ai établi l'innocence de Dreyfus. A ceci le général Gonze a répondu, toujours d'après la lettre au ministre de la justice: Qu'est-ce que cela vous fait que Dreyfus soit à l'île du Diable? —Col. Picquart. Mais il est innocent! —Gén. Gonze. Vous savez que le général Mercier (ancien ministre de la guerre) et



Le général SAUSSIER. (ancien gouverneur militaire de Paris) sont mêlés à cette affaire. Voulez-vous les compromettre? Puis le colonel Picquart continue sa lettre en disant qu'en le quittant il a déclaré au général Gonze qu'il était convaincu de l'innocence de Dreyfus, qu'il se proposait de vider la question et de révéler ce qu'il savait. Ces déclarations du rapporteur ont causé une sensation dans la cour. Après d'autres références aux

accusations portées par le colonel Picquart contre le ministre de la guerre et l'état major général, que le colonel a accusé de falsification de documents et de fabrication de preuves dans l'affaire Dreyfus, et un exposé des déclarations contradictoires du colonel Picquart et du ministre de la guerre relativement au prétendu document secret communiqué à la cour, la suite des débats a été renvoyée à demain. Les spectateurs ont tranquillement quitté la salle. Il n'y a pas eu de démonstration.

M. Dupuy. Paris, France, 27 octobre.—M. Charles Dupuy qui a été, jeudi, nommé par le président Faure de former un cabinet, est né au Puy, le 5 novembre 1831. Il a été déjà deux fois président du conseil. En sortant de l'Ecole Normale Supérieure, il a été professeur de philosophie, puis vice-recteur honoraire d'Académie. Elu une première fois député de la Haute-Loire, en 1885, il a été réélu en 1889 et 1894. Il a été ministre de l'instruction publique dans le cabinet Ribot, en 1892; président du conseil et ministre de l'intérieur, en avril 1893; président de la Chambre des Députés, en décembre 1893; président du conseil et ministre de l'intérieur, en mai 1895; il a donné sa démission en janvier 1896. Il a été un puissant rival de M. Casimir Ferrier, dans la lutte électorale qui avait pour but de donner un successeur à M. Carnot, qui venait d'être assassiné.

Situation rassurante à la Havane. Washington, 27 octobre.—Au Département d'Etat, on affirme que rien dans la situation, à la Havane, ne provoque d'inquiétude. Les commissaires d'évacuation se réunissent de temps en temps pour activer les préparatifs du départ des troupes espagnoles. Peu à peu le vide se fait dans l'île, et les Américains pourront y établir leurs garnisons, à la fin de l'année. L'attitude des insurgés ne cause pas plus d'appréhensions que par le passé, et les officiers assurent que l'élément sain de la population prêterait un cordial appui aux fonctionnaires qui viendraient s'établir à Cuba. Il faut s'attendre, sans doute, à voir surgir quelques bandes de bandits. C'est le résultat forcé de toute guerre; c'est ainsi, malheureusement, que les choses se sont passées, ici, après la guerre civile. On est parvenu à venir à bout des éléments de troubles.

Le jubilé de la paix. Philadelphie, 27 octobre.—En retour de la pluie qui est tombée hier, toute la journée, et a causé tant de désappointements et forcé d'ajourner la grande parade civique qui devait avoir lieu, nous avons en aujourd'hui un temps superbe. La pluie battante qui avait commencé à 4 heures du matin, a cessé à minuit. Le vent avait tourné à l'ouest et, immédiatement les nuages ont été chassés vers la mer. La journée s'est ouverte avec un ciel serein et un brillant soleil. Mais il ne s'est présenté à la foule une occasion plus agréable de sortir des maisons et de contempler le grand défilé militaire, une des plus attrayantes fêtes du jubilé. La revue navale, qui a eu lieu, mardi, avait attiré les curiosités. Le programme a pu être mis à exécution d'un bout à l'autre et il a été possible à la foule d'applaudir les braves qui ont aidé le gouvernement à accomplir sa mission humanitaire. De 25,000 à 30,000 hommes étaient arrivés en ville pour prendre part à cette grande démonstration. Chaque corps a dû se rendre au point qui lui était indiqué. Le Président, le vice-Président

des Etats-Unis, avec les membres du cabinet, les principaux officiers de l'armée et des centaines de mille habitants de Philadelphie et du voisinage ont honoré la fête de leur présence; toute la population, sur pied, a acclamé les soldats, à mesure qu'ils défilaient devant elle.

Retour du Président McKinley à Washington.

Philadelphie, Pennsylvanie, 27 octobre.—Le Président a accordé à l'Académie de Musique, à Philadelphie, une réception impromptue qui a duré deux heures. Avec les secrétaires Alger et Wilson, M. McKinley s'est tenu sur la scène et a serré la main d'un nombre incalculable d'individus entrant par une porte et sortant par l'autre. Au cours d'un discours prononcé, et après une légère collation dans le foyer du théâtre le Président a été escorté à son hôtel. A onze heures et demie il prenait avec ses compagnons de voyage le train pour Washington.

Arrivée de Lord Kitchener en Angleterre.

Douvres, Angleterre, 27 octobre.—Le général lord Kitchener, de Khartoum, est arrivé cette après-midi de Paris à Douvres. Il a été acclamé avec enthousiasme par des groupes réunis pour lui souhaiter la bienvenue. Il a été reçu au débarcadere par le général major Sir William Francis Butler, commandant militaire du district, par le maire et les fonctionnaires locaux. Une adresse de félicitations a été remise ensuite au général Kitchener. —Londres, 27 octobre.—Le général Kitchener est arrivé à Londres dans la soirée et a été reçu par



Lord WOLSELEY, général commandant en chef de l'armée anglaise. Des grenadiers formaient une garde d'honneur à la gare. Le général Kitchener a été l'objet d'une ovation de la part de la foule énorme rassemblée pour le saluer à son retour d'Egypte. C'était une scène d'enthousiasme presque sans précédent.

Départ des souverains allemands pour Jaffa.

Haïfa, Palestine, 27 octobre.—L'empereur Guillaume et l'impératrice Augusta ont visité hier Césarée et la plaine de Sharon. Partis ce matin pour Jaffa, ils y sont arrivés à cinq heures de l'après-midi escortés par de nombreux cavaliers arabes et turcs. Leurs Majestés étaient accompagnées du vali de Damas et du gouverneur de Jaffa et de Jérusalem, ainsi que d'une suite nombreuse. Une multitude de natifs a suivi le cortège impérial sur une longue distance. L'escadre allemande a quitté simultanément Haïfa et s'est rendue à Jaffa, en suivant sur mer une ligne parallèle à la route suivie sur terre par le cortège royal. Le voyage a été relativement lent à cause des difficultés du terrain.

DERNIERE HEURE.

L'INTERROGATOIRE du lieutenant-colonel Henry par M. Godefroy Cavaignac.

Paris, France, 27 octobre.—La session du rapport de M. Bard, aujourd'hui à la Cour de Cassation, a été la lecture du compte rendu sténographique de l'interrogatoire du défunt lieutenant-colonel Henry par M. Godefroy Cavaignac, alors ministre de la guerre, après la découverte du faux commis par le colonel.

Ce compte rendu démontre que l'aveu du faux n'a été obtenu qu'avec les plus grandes difficultés. Henry a d'abord énergiquement nié, puis il a tergiversé et a dit qu'il n'avait ajouté qu'une phrase au document. Enfin, poussé dans ses derniers retranchements, il a déclaré qu'il avait agi pour le bien du pays.

Les conclusions de M. Bard tendent à faire croire que le comte Esterhazy est le véritable coupable, mais que sa condamnation aurait pour conséquence la ruine du bureau des renseignements.

M. Bard a critiqué sévèrement le refus de communiquer le dossier secret à Dreyfus. La communication de ces documents à l'accusé ne pouvait pas compromettre les intérêts nationaux, a-t-il dit, et les procédures suivies ont été en violation flagrante des droits des prisonniers français depuis 1888.

Quoique les procédures soient jusqu'à présent favorables à Dreyfus il ne faut pas en conclure que le mystère sera éclairci. Il semble plutôt qu'une tentative sera faite pour cacher la vérité en libérant Dreyfus sans un nouveau procès. Les Dreyfusistes demandent, si le dossier secret existe, comme on le prétend, un emprunt de telle importance qu'il exclud toute hypothèse d'usage personnel. L'examen, puisqu'il constitue la seule preuve réelle, s'il y en a, de la culpabilité de Dreyfus. La séance prochaine de la Cour de Cassation est attendue avec la plus grande anxiété.

L'opinion à Paris.

Paris, France, 27 octobre.—On croit généralement ce soir que la Cour de Cassation ne se prononcera pas en faveur de la révision du procès Dreyfus, ni en faveur de l'annulation du verdict, attendu que l'une ou l'autre de ces décisions entraînerait des conséquences dangereuses. Pour éviter ces conséquences la Cour déciderait que d'après l'aspect actuel de l'affaire il n'y a pas eu de trahison, et que, conséquemment, la peine prononcée contre Dreyfus ne peut pas être maintenue.

Le Prince Louis-Napoléon Bonaparte.

Londres, 26 octobre.—Le correspondant du Times à Rome dit: J'apprends que le prince Louis Napoléon Bonaparte, qu'on supposait retourné en Russie pour rejoindre son régiment, est à Genève, où il a contracté sur des garanties spéciales un emprunt de telle importance qu'il exclud toute hypothèse d'usage personnel. Les bonapartistes français ont depuis longtemps considéré le prince Louis comme le candidat au trône, de préférence à son frère, le prince Victor.

Marchés divers.

Paris, 27 octobre.—La rente rois pour cent est cotée à 101 francs 87 1/2 centimes. Londres, 27 octobre.—Consolidés au comptant, 109 1/16; à terme 109 1/8.

Liverpool, 27 octobre.—Coton spot demandé bonne; prix sans changement. American middling fair 3 1/8; good middling 3 1/4; American middling 3 1/16; low middling 2 29/32; good ordinary 2 3/4; ordinary 2 9/16. Ventes 10,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 8,800 balles coton américain. Recettes 24,200 balles tout coton américain. Future—calmes à l'ouverture avec demande pauvre; stables à la clôture. American middling 1 m. c., octobre 263; octobre et novembre 263; novembre et décembre 263; décembre et janvier 262; janvier et février 262; février et mars 263; mars et avril 263; avril et mai 3 01; mai et juin 3 01; juin et juillet 3 02; juillet et août 3 03; août et septembre 3 04. New York, 27 octobre.—Coton spot—facile à la clôture. Middling gulf 5 5/8; middling uplands 5 3/8. Ventes 17 balles.

New York, 27 octobre.—Future stables à la clôture. Octobre nom.; novembre 518; décembre 517; janvier 522; février 526; mars 531; avril 535; mai 540; juin 544; juillet 547 août 550. Suite dépêches 3me page.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier soigné, réglé, avec une marge, et seulement sur le verso et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, —BUS. BOUQU, P. O. Box 725.

C. LAZARD & CO., L'rd. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Canal et North Peters.

D. MERCIER'S SONS. Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales. Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux îlots de la rue du Canal, 2me District.

MAGASIN AGRANDI! D'AUTRES MARCHANDISES! LE MEILLEUR CHOIX!!! En Montres, Pendules, Diamants et autres Pièces Précieuses, Bijoux des derniers de style, Argent Massif et Objets en Placé d'Or, Montres de poche, Verres taillés, Canons et Ombrelles avec manches en or, Portemonnaies, Lunettes en or, Statuettes, Porte-plumes, Crayons et Plumes en or et argent, etc. Montres, Pendules, Bijoux et Argenterie réparés, et argenterie et dorure faites avec soin. CHEZ Frantz Bros. & Co., BIJOUTIERS, No 129 RUE BOURBON, PRES CANAL. Les ordres de la Campagne seront promptement exécutés.

DE \$3 à \$60. STOVES \$3 à \$60. STOVES POUR CHAUFFER. GARLAND STOVES AND RANGES. FOUR COUIRE. Posés, Nettoyés et Réparés. Nous garantissons que tous les Stoves que nous vendons DONNERONT ENTIERE SATISFACTION. A. BALDWIN & CIE, Limité, SEULS AGENTS DES STOVES GARLAND. COIN DES RUES CAMP ET COMMUNE.

COMPAGNIE D'ASSURANCE LIVERPOOL & LONDON & GLOBE. Plus de \$70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis. Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales. DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS: GUSTAV E. WESTFELDT, L. C. FALLON, LUCAS E. MOORE, O. M. SORIA. CLARENCE P. LOW, Secrétaire-Adjoint. J. G. PEPPER, Assistant-Secrétaire. Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sud Mutual DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Nouveau No 329, vieux No 68 rue Royale. Capital payé \$500,000.00. Assuré, 1er Janvier 1898, 1,027,361.00. Surplus, 304,750.00. J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHAS. LAUDUMIKY, CHAS. D. FOUCHÉ, sin 98 1an.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. No 95. Commencé le 29 sept 1898. L'AMOUR VAINQUEUR. PAR JULES DE GASTYNE. TROISIEME PARTIE. HEURES TRISTES. II. Zéphyrino avait fait pour voir la comtesse plusieurs tentatives demeurées jusqu'ici sans résultat.

—Ah! oui, dit l'Italien, on te cherche?... —Je me suis évadé, fit d'Albane. —Diable!... —Je me suis évadé... pour la revoir... —Qui donc? —Laura... —Laura Olivieri? —Oui... —Ah! c'est vrai, tu l'aimais! —Comme un fou... Comme un damné... C'est pour elle que j'ai été condamné. —Je m'en étais toujours douté, dit Zéphyrino... —Pour elle... pour un éclair de ses yeux... pour un rayonnement de ses dents blanches... Ah! que je l'ai aimée!... et que je l'aime encore... Sais-tu ce que j'ai fait pour la revoir? —Non. —Car je ne me suis évadé que pour la revoir... Rien que pour la revoir... Que m'importait d'être au bagne ou libre, si je devais être séparé d'elle?... Pour la revoir j'ai vingt fois bravé la mort... J'ai parcouru à pied toute l'Italie, poursuivi à chaque heure, à chaque minute par la crainte d'être repris, d'être de nouveau séparé d'elle... Ah! quelles trames! quelles fatigues! que d'insomnies!... Et comme épuisé par le souvenir des souffrances endurées, d'Albane s'arrêta... Il porta la main à son front pour essuyer la sueur froide qui

venait d'y perler. Zéphyrino lui montra la bouteille d'un marchand de vins... —Entrons-là, dit-il... nous causerons... J'aurai peut-être des choses intéressantes à t'apprendre. —Sur elle? demanda aussitôt l'évadé, dont les yeux s'étaient violemment éclairés. —Sur elle... —Tu l'as donc vue? Tu sais? —Je te dirai ça, interrompit l'Italien, qui avait poussé la porte de l'établissement. Ils allèrent s'asseoir tous les deux dans un petit cabinet, se firent servir une bouteille de vin blanc, et Zéphyrino, regardant son ami, dit: —Tu as peut-être faim? —Je n'ai pas mangé depuis hier. Il appela le garçon, demanda de la viande froide, du fromage, et tous les deux se mirent à manger. Quand d'Albane eut un peu apaisé son appétit, il raconta comment il avait pu s'échapper du bagne et ce qu'il avait fait pour retrouver Laura Olivieri... Transféré avec des camarades au port de C... pour y travailler à une digue que l'on construisait, ils avaient été réveillés une nuit par la plus épouvantable tempête qui ait jamais soulevé la Méditerranée. Le ciel vomissait du feu. Le vent tourdait les arbres, et la mer démontée menaçait d'emporter tous les travaux

de la digue... Jamais pareille cacophonie de hurlements, de rugissements... On eût dit que le monde allait finir... On ne se voyait pas... On ne s'entendait pas... et tous les forçats, soulevés sur leur grabat, frissonnaient de terreur... Seule la voix du canon résonnait par intervalles, dominant le bruit de cette horrible tempête, annonçant qu'au loin, en mer, un navire était en péril... A ce moment une lumière se leva dans le ténébreux que les éclairs rendaient encore plus profondes et plus sinistres, et une voix cria: —Donnez hommes de bonne volonté!... Il s'agissait de partir avec des canots au secours des passagers du bâtiment en détresse... —Je fus un des premiers, dit d'Albane, à sauter en bas de mon lit... J'avais mon projet. —Me voici!... criai-je, et mon exemple entraîna les autres. En un clin d'oeil les douze hommes furent debout... On partit... Nous croyions tous qu'on ne parviendrait jamais à mettre l'embarcation à la mer... Les vagues déferlaient sur notre dos, faisaient criier le canot que chacune d'elles menaçait de réduire en miettes, nous arrachaient les rames des mains et les emportaient en les brisant comme des allumettes.

Tous les éléments semblaient déchainés contre nous... Le tonnerre grondait... Les éclairs déchiraient le ciel, et dans leurs rougissements sinistres éclairaient le bâtiment que nous devions aller rejoindre, et dont le canon ne cessait de tonner... A deux de nos camarades le cœur manqua. Ils refusèrent de partir et furent réintégré dans le baigne... Les autres, par amour propre, n'osèrent pas reculer, mais j'entendis leurs exclamations... leurs plaintes... Tous disaient qu'on les menait à la mort et croyaient leur dernière heure venue... Moi seul je ne tremblais pas... Mon idée me soutenait... Et je n'avais qu'un désir, partir, partir au plus tôt... Ma voix était ferme... Mes forces semblaient décuplées... et, ruisselant de sueur et d'eau, je parvins à m'installer dans le canot... Je tendis la main aux autres, et nous démarrâmes enfin... La barque dansait comme une coquille de noix... Les flots se roulaient sur nous avec une violence extrême; et chacun, en passant, emportait un de nous... Nous n'étions plus que six quand je disparus à mon tour... —Toi? s'écria Zéphyrino, très intéressé par cette histoire. —Moi... répondit d'Albane, mais volontairement, moi... Je m'étais jeté à la mer... Et pendant que le canot continuait à

lutter, je me dirigeais en nageant vers le rivage, assez loin de l'endroit où nous étions embarqués... —Je comprends, dit l'Italien. —Je suis bon nageur, poursuivait l'ancien forçat... mais il ne fallait pas essayer de lutter contre les vagues... Je me borna donc à me maintenir sur leur dos et à me faire porter par elles... Tout alla bien pendant quelques temps, sauf que j'étais aveugle et sourd, que je n'entendais ni ne voyais, et que je ne savais pas si les flots m'emportaient vers la rive ou vers la pleine mer. Je me fis à mon étoile... et je pensais à elle... —A la comtesse? —Oui... Il me semblait que je ne devais pas mourir sans la revoir... Que se passa-t-il ensuite? —Je m'arrivai-t-il... Je n'en sais rien... L'eau que je buvais, qui me fontait le visage jusqu'au sang, qui m'entraînait dans les oreilles, dans les narines et dans les yeux, m'avait tellement étourdi que je n'avais plus conscience de rien... Je ne faisais plus aucun effort pour me diriger. Je n'étais plus qu'une masse inerte flottant sur une mer en délire... Si j'allais vers le rivage, je devais être brisé cent fois sur les rochers en arrivant... Si le courant me menait au large, je n'étais pas moins perdu... De toute façon, c'était la mort... Je m'abandonnai... Quand je revins à moi, il fai-

lutter, je me dirigeais en nageant vers le rivage, assez loin de l'endroit où nous étions embarqués... —Je comprends, dit l'Italien. —Je suis bon nageur, poursuivait l'ancien forçat... mais il ne fallait pas essayer de lutter contre les vagues... Je me borna donc à me maintenir sur leur dos et à me faire porter par elles... Tout alla bien pendant quelques temps, sauf que j'étais aveugle et sourd, que je n'entendais ni ne voyais, et que je ne savais pas si les flots m'emportaient vers la rive ou vers la pleine mer. Je me fis à mon étoile... et je pensais à elle... —A la comtesse? —Oui... Il me semblait que je ne devais pas mourir sans la revoir... Que se passa-t-il ensuite? —Je m'arrivai-t-il... Je n'en sais rien... L'eau que je buvais, qui me fontait le visage jusqu'au sang, qui m'entraînait dans les oreilles, dans les narines et dans les yeux, m'avait tellement étourdi que je n'avais plus conscience de rien... Je ne faisais plus aucun effort pour me diriger. Je n'étais plus qu'une masse inerte flottant sur une mer en délire... Si j'allais vers le rivage, je devais être brisé cent fois sur les rochers en arrivant... Si le courant me menait au large, je n'étais pas moins perdu... De toute façon, c'était la mort... Je m'abandonnai... Quand je revins à moi, il fai-